

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 72 (1933)  
**Heft:** 33

**Artikel:** Ecole d'autrefois  
**Autor:** E.P.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-225379>

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 08.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**



# CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÜ  
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi



FAUT SAVAI SE CONTEINTA

**S**TI an l'avâi étâ rudo bon po lè païsans. L'avant z'u n'a bourraïe de fein, et pu dâo bon, dâi messons de sorta, on moué dè truffes et la vegne l'avâi baillâ n'a finna gotta et pas pou.

Adon, Sami dâo Crêt, que l'a omeinté quanta pousè de boune terré, se dese dinse : « Cè bouné z'annâies, cein baillé pardieu bin dâo traçâs... Que mè faut-te ferâ ? Jamé, Sami, te ne porri réduire ci coumerce ! Tè faut relèvâ ta grandze et orosâ ique derrâi po ferâ on caveau po lè truffes et lè z'abondances. To cein va cotâ gros... Mâ n'y a pas, faut sè mettre à l'avradzo et coumeincî déman. »

Mâ, la né d'aprî, Sami l'a zu 'n attaqua et l'a passâ l'ârme à gautse.

Est-te raisonnable, dite-vâi, dè se tormeintâ dinse ? Sami.

## ON BOUBO D'AI TEIMPS D'ORA

**L**E bouubo l'ant tot parâi bin tsandzâ du lo temps iô nouâtre mère devessâi retaquenassâi tote le dëfreguelhîre que no no fasâi à nouâtre tsausse. On n'ein valiâi pas dou bon, l'e su. On n'ëtai pas tant dëgremelhî avoué lè dzein de sorta. Petout einclliou ein sè mîmo, refregnu et pottu. Quand l'e qu'on vayâi on monsu, on sè catsive ào bin ào lâi desâi : « Bondzo, Monsu ! » mâ po lâi dere oquie de no mîmo, jamé on lâi arâi pî peinsâ.

Lé bouubo d'ora sant bin differeint. Témoin sâi dâo petit Biscambiet, on galé petit bâogro, ào mor rovileint, ài get pliein de rusa, à la leinga quemet sa mère po la rebriqua. N'e pas li que sè serâi gênâ d'on monsu.

L'autr' hî, lo Biscambiet guegnîve lo menistre que fasâi état de pliântâ dâi elliou à onna baragne que l'avâi braquâ vè son courti, rappoo ài dzenelhî ài vesin. Lo mousse àovressâi dâi get iô lâi avâi oncora mé de malice que de tiurio sitâ ti le coup que lo menistre fiésâi su lè elliou. Po fini, lo menistre lâi dit dinse :

— Dis-vâi, petit Biscambiet, te trâove galé l'ovrâdo que ie fé. Te vouâite omète bin. Te vâo binstout savâi.

— Oh ! n'e pas pî po appreindire, que repond lo craset, l'e pîre po savâi se vo z'âi adâ lô mîmo dûjurement quand vo vo fiéde su lo dâi !

Marc à Louis.

**Parole d'Evangile.** — M. le pasteur prépare Géo à sa première communion. Il lui explique que, d'après le précepte de l'Evangile, il vaut mieux donner que recevoir.

— C'est ce que papa dit toujours, m'sieur le pasteur...

— C'est très bien, mon enfant. Et que fait votre père ?

— Il est boxeur...

**Insolation.** — Cet artiste se plaint, auprès d'un camarade de café, de n'avoir plus le temps de travailler.

— Diable ! Mais à quelle heure te lèves-tu donc, mon vieux ?

— Ma foi, quand le soleil brille sur mes vitres.

— Eh bien ! Mais c'est de bonne heure cela -

— Euh ! pas trop... Il faut te dire que ma fenêtre donne en plein à l'ouest !

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÜ  
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

ANNONCES :  
Administration du Conteum  
Pré-du-Marché, Lausanne

Rédaction et Administration :  
Pache-Varidel & Bron  
Lausanne

III

ABONNEMENT :  
Suisse, un an 6 fr.  
Compte de chèques II. 1160

III

## ÉCOLE D'AUTREFOIS

**L**ES souvenirs d'enfance ne s'effacent jamais », dit le refrain d'une mélodie populaire (proscrite par les musiciens d'aujourd'hui) — et que des générations d'enfants ont psalmodiée, que l'on entend fredonner encore... malgré tout !

Parmi ces souvenirs, dont quelques-uns sont tombés dans le tonneau des Danaïdes, une figure surgit, se précise, reste au premier plan alors que d'autres sont estompées, oubliées même : c'est celle de son régent, du maître d'école qui a popularisé le pinceau de l'artiste Anker.

Mon évocation remonte à un demi-siècle — comme volent les années ! — et pourtant il me semble que c'était hier que je pénétrais dans l'exiguë classe du village de montagne, fier d'égrenier ce : « B'jou M'sieu le r'gent ! » entendu prononcer maintes fois — et avec quel respect — par mon père.

Notre classe, un effectif de 60 élèves de tous âges, où régnait la discipline parfaite. La raison ? Cherchez-la dans la pratique de l'adage : « La crainte est le commencement de la sagesse ! »

Figure austère, imberbe, piquée d'yeux malicieux, mais cœur généreux, caractère impartial, tel apparaît encore aujourd'hui mon maître, le maître, respecté, aimé.

Malheur à celui — ou celle — qui était pris en flagrant délit d'espionnage : le délinquant sentait la férule s'abattre sur son postérieur ; en application d'un désuet — mais combien salutaire — principe pédagogique : « Qui n'entend pas, doit sentir ! »

Une expérience, quelquefois deux, dans toute une scolarité, suffisait pour calmer le plus récalcitrant et le freluquet, frais débarqué de la ville, qui s'essayait à faire... son malin.

Tous les lundi matin, à la première heure, thème de rang et sans préparation. Le barème : au-dessus de 5 fautes, copie ; au-dessus de 10 : copie et pensem. Aussi quelle vigilance pendant l'épreuve ; tête baissée, on analysait ces cassettes insidieuses de participes dans un silence impressionnant, troublé par le seul grincement des plumes et le ba, be, bi, bo, bu des cadets groupés en demi-cercle au fond de la salle. O thèmes de rang, que de copies tu m'as values !

Si la mémorisation jouait un rôle important, le raisonnement était mis à rude épreuve avec les « règles de trois composées » de Maillard.

O problèmes des bobines et des navettes, que vous avez été maudits !

Une troisième branche, cultivée en serre-chauve, était l'écriture. Notre maître, un calligraphe émérite, en faisait une question d'amour-propre. Les belles écritures ne se comptaient plus dans la classe, mais au prix de quels efforts !

O, cahiers de Noël, que de joies vous avez procurées aux parents ravis !

Et vous, vieux amis qui avez une place d'honneur dans ma bibliothèque : petite histoire de Daguet, petit et grand Pautex, Sciences de Dusaud et Gavard, vous nous avez donné des notions élémentaires suffisantes, toujours mémorisées... plus tard ; c'est pourquoi nous vous gardons un pieux souvenir.

O mémorisation tant bafouée par la pédagogie moderne — mais déjà apparaît son chemin de Damas — tu as incrusté dans nos cerveaux des mélodies patriotiques et des connaissances indélébiles.

E. P.

## L'ONCLE GEDEON

**D**AVID MORIOZ, fils de paysans à l'aise, de L'Etivaz et Jeannette Borlaz, du Sépey, avaient passé devant le « pétâbosson » vers la fin de l'automne dernier. Elle avait vingt ans ; lui, quatre de plus. Tous les deux étaient de souche saine et débordaient de santé. Et ils s'aimaient tout plein, comme on s'aime à cet âge, sans minauderies, de tout leur cœur, à la bonne franquette.

La lune de miel avait duré tout l'hiver et lorsqu'au printemps suivant la nature s'éveilla, que les buissons bourgeonnaient à nouveau et que les oiseaux préparèrent leur nid sous la verdure, les deux amoureux le furent plus que jamais.

Toutefois, à ce régime quelque peu prolongé, David s'aperçut qu'il « nageait » dans ses habits. Son complet, dont la mesure avait été prise alors qu'il était un beau gars bien planté, flottait autour de ses membres. La maigreur du jeune époux et ses yeux cernés inquiétèrent son entourage.

— Il est littéralement fondu, disait-on.

Ses parents, le voyant déperir, l'obligèrent d'aller voir son parrain, médecin au chef-lieu. Celui-ci, après une auscultation sérieuse, lui dit :

— Rien de grave, heureusement. Un peu de surmenage, mon fillet.

Et en disant cela, le bon docteur souriait malicieusement, en dévisageant le jeune époux.

— Dis-moi, David ! N'as-tu pas un oncle, quelque part en France ?

David, surpris par cette question, répondit :

— Mais oui, parrain. L'oncle Gédéon qui est parti pour Grenoble, il y a vingt ans et qui y est toujours.

— Bonne affaire, mon fiston ! Ça tombe à pic ! Tu vas immédiatement lui écrire que tu as besoin d'un changement d'air et de repos pour six mois environ. Qu'il te réponde par retour s'il peut te recevoir. Si je me souviens bien, c'est un homme qui a des sous. Il sera tout fou d'héberger son neveu.

David, pris au dépourvu, allait demander à son parrain ce que sa Jeannette deviendrait pendant ce temps, avec cette « combine » pour le moins inattendue, mais le parrain ne lui en laissa pas le temps.

— Maintenant, écoute ! C'est pas ton parrain qui te parle, c'est le médecin. Pour te remettre sur pied, point n'est besoin de pilules ni d'aucune drogue. Tu vas partir seul, illico, sans ta Jeannette. Tu ne reviendras pas avant six mois et ta femme ne devra pas venir te voir, sous aucun prétexte, pendant ce temps. C'est à cette condition formelle que tu te remettras d'aplomb. Est-ce compris ?

C'était compris. Le surlendemain, l'oncle Gédéon avait répondu affirmativement et David fit route sur Grenoble où il fut bien reçu et y resta le temps prescrit. Ce que le brave docteur avait espéré, s'était réalisé. Le « veuf provisoire » s'était remplumé — et pour cause ! Il était redevenu un « puissant » gaillard, resplendissant de santé et de vigueur. Ayant envoyé une photo de sa précieuse personne « remise à neuf » à son parrain, celui-ci lui répondit par retour que la cure de repos était terminée et qu'il pouvait rentrer chez lui quand cela lui plairait.

David, qui s'ennuyait tout de même de sa Jeannette, remercia son oncle, prit le train suivant et arriva à L'Etivaz le même soir. En s'ar-